L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

... 323 rue de Chartres ... et Bienville

... Post Office at New Orleans, ... Second Class Matter.

VOYEZ LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS ETC., QUI SE VENDENT AU PRIX REDUIT DE CENTS LA LIGNE VOIR ... AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 10 septembre 1904

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin....	80	27
Midi.....	92	33
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	90	32

Les Etats-Unis et Panama.

Au moment où va commencer activement la construction du Canal de Panama, alors que de fortes cargaisons de matériaux sont déjà expédiées de ports américains, notamment de la Nouvelle Orléans, de fâcheuses nouvelles nous arrivent de l'Isthme. Il paraît que les membres de la commission du canal, commis à son dont l'amiral Walker est le chef, et les autorités de la nouvelle république sont à couteaux tirés, et qu'un choc entre les troupes panaméennes et la police de la zone cédée pour le canal a été évité que grâce au tact et à la sang-froide diplomatique de M. Barrett, ministre des Etats Unis à Panama.

Il est vrai que la cause de ce conflit aurait été toute trouvée pour qu'on n'en entende parler. Car, depuis la proclamation des deux grandes parts allées aux entrepreneurs du canal de Corée et de Panama, Mais le traité conclu entre les Etats Unis et la République de Panama a réglé cette question, et il est étrange qu'un conflit puisse naître à ce sujet.

De la part des Etats Unis sur tout il ne saurait y avoir de fausse interprétation des clauses de ce traité, puisque ce sont leurs fonctionnaires eux-mêmes qui l'ont rédigé de concert avec la fin, les délégués de la République de Panama n'étant requis que d'apposer leurs signatures. Ce serait donc les autorités de Panama qui chercheraient chicane, mais dans ce cas elles seraient bien mal inspirées, car le gouvernement de Washington ne songe nullement à employer la force contre la petite république isthmique. Il n'en est pas moins résolu à exiger l'exécution formelle et complète du traité dont il a cru devoir se prémunir pour écarter tout obstacle de l'entreprise colossale dans laquelle il va jeter les millions par centaines.

D'autre part il est probable que le désaccord n'est pas né d'une fausse interprétation du traité et qu'il n'est dû, comme le dit une dépêche, qu'aux façons autocratiques de l'amiral Walker, du général Davis et d'autres membres de la commission. Les talents des commissaires sont connus de tous et il est douteux que le gouvernement américain ait pu trouver des hommes plus aptes à conduire les travaux du canal, mais l'amiral Walker et le général Davis sont des soldats et, à ce titre, sont enclins à traiter un peu tous les gens comme on traite un régiment ou un bataillon. Naturellement, les Panaméens, tout fiers de leur jeune indépendance, regimbent contre ces procédés, et c'est ce qui fait que l'accord n'existe plus.

Fort heureusement le ministre Barrett est là pour calmer les colères et panser les blessures d'amour propre, et il est à espérer qu'il réussira avant peu à rétablir la concorde.

ANNONCES JAPONAISES.

"Je parcourais un journal japonais, conte un confrère. Les nouvelles politiques n'offraient aucun intérêt ; le feuilleton illustré était, comme toujours, enfantin ; les affaires commerciales n'étaient point de celles qui me regardent, je m'étais rejeté sur les faits-divers, parce qu'ils peignent sur le vif les mœurs populaires. J'allais jeter la feuille lorsqu'une vignette assez grossière frappa mon regard. Légèrement décolletée, prétentieusement coiffée à la grecque, une "bijin", jolie femme, me regardait drôlement avec ses yeux bridés. Pour une Japonaise, elle était trop bien mise. Qui était elle ? Evidemment elle m'invitait à lire l'exergue qu'elle portait en sautoir sur des seins à peine soupçonnés. Et je lus :

Beau femme de France.—Toilette de très bien, vignoble bordelais.

"Je ne pus retenir un doux éclat de rire, tout en sachant gré aussi à l'artiste japonais de choisir une femme française comme modèle de beauté et de bon goût à proposer à ses compatriotes en fièvre de nouveauté.

"Sous le couvert de produits qui sont d'européens que des mots estropiés, des assemblages de lettres jetés au petit bonheur, en vue de conquérir les amateurs de choses exotiques, qu'aura jamais toutes les horreurs qui s'abritent ? Un jour, très fatigué d'un long voyage, durant lequel le thé vert et l'eau du torrent avaient été mes seules boissons, je me suis mis en quête de quelque bouteille de vin européen. Contre toute espérance, je fus assez heureux pour découvrir un marchand d'allure engageante. Dans mon empressement à déguster, je négligeai un coup d'œil attentif à l'étiquette. Mal m'en prit. Dès la première gorgée, ma négligence m'étreignit à la gorge : alors je lus

SAINT-ESTÈPHE
Vignobles Bordelais
"Monsieur le choix

"Tantôt c'est un "Cognac superieur manufactured by M Brandy & Co". Notez que Brandy, en japonais moderne, veut dire eau-de vie. Tantôt un Saint-Julien ainsi étiqueté :

"Fogren County wines little sea
"St-Julien bottled by Bordeaux
"World name wine

"Ce qui veut dire apparemment (moins les barbarismes) : Petite vente de vins étrangers). —Saint Julien mis en bouteilles par M. Bordeaux —Vins renommés par le monde entier."

Eh, ma foi, les marchands de France ne font-ils comme les marchands de Yédo, quand ils japonisent les enveloppes de leurs savons, de leurs thés, de mille objets prétendus orientaux. Et nous croyons bien qu'eux aussi, les hommes du pays de Mme Chrysanthème doivent rire, dans leurs frêles moustaches, de la façon dont nous traitons leur langue et leur écriture.

La Fête de la Louisiane à l'Exposition de St-Louis.

La Fête de la Louisiane à l'Exposition de St-Louis sera célébrée mercredi prochain. A cette occasion, des cérémonies commémoratives de la cession de la Louisiane aux Etats-Unis, le 20 décembre 1803, auront lieu dans la "Sala Capitular" du Pavillon de l'Etat, qui est une reproduction du Cabildo de la Nouvelle Orléans, en présence de l'honorable Newton Crain Blanchard, gouverneur de la Louisiane, de l'honorable David Rowland Francis, président de l'exposition, de membres des Sociétés historiques de la Louisiane et du Mississipi, de représentants de nations étrangères, de délégués des Etats compris dans l'ancienne Louisiane et de citoyens distingués.

Les cérémonies du transfert seront reproduites par la lecture du traité de cession, des lettres de créance, du procès verbal et d'autres documents historiques, par des membres de la Société historique de la Louisiane.

Sur requête du président Alcée Fortier représentant le préfet colonial français, l'honorable James S. Zacharie, représentant M. Wadsworth, secrétaire des commissaires américains, lira le traité de Paris conclu le 30 avril 1803 et signé par Robert R. Livingston, James Monroe et Barbé Marbois.

Lucien Soniat du Fossat, Esq., représentant M. L. Dangerot, secrétaire du commissaire français, lira les pouvoirs donnés par le premier consul Bonaparte au commissaire Pierre Clément Laussat pour recevoir de l'Espagne la province de la Louisiane, et l'honorable James S. Zacharie, représentant M. Wadsworth, secrétaire des commissaires américains, lira les pouvoirs donnés à ceux-ci par le président Jefferson pour recevoir de la France la province de la Louisiane.

Lucien Soniat du Fossat, Esq., représentant le commissaire français, lira la commission envoyée par le premier consul Bonaparte au préfet colonial français Pierre Clément Laussat pour échanger les ratifications du traité de Paris conclu le 30 avril 1803 et faire passer aux Etats-Unis la souveraineté de la province de la Louisiane aux Etats-Unis.

Après la lecture du procès-verbal de l'échange des ratifications à Washington le 21 octobre 1803 par l'honorable James S. Zacharie, le président Alcée Fortier, représentant le préfet colonial Pierre Clément Laussat, mettra les commissaires américains en possession de la Louisiane et livrera les clefs de la ville de la Nouvelle-Orléans au commissaire américain William Charles Cole Claiborne.

Le procès-verbal de la Louisiane ayant été lu par l'honorable James S. Zacharie, Charles F. Claiborne, Esq., un petit fils du gouverneur William Charles Cole Claiborne, lira l'adresse de son grand-père aux citoyens de la Louisiane.

Les cérémonies de la Sala Capitular étant terminées les assistants se rendront sur le balcon central pour entendre les discours des représentants des diverses dominations en Louisiane, française par Omer Villeré, Esq., espagnole par l'ex-lieutenant gouverneur Estopinal, et américaine par le gouverneur N. C. Blanchard.

Après la lecture de la proclamation du gouverneur Claiborne, en 1803, le drapeau américain sera hissé sur le Cabildo par M. Pierre Chouteau jeune, descendant d'un des fondateurs de St-Louis, Missouri, et sera salué par l'artillerie Washington.

JOUVENCE.

Les dames de Mexico étaient naguère informées par les feuilles publiques qu'un docteur étranger, débarqué dans leur ville, avait trouvé le secret de rendre aux personnes mûres une seconde jeunesse. N'étant que de passage, il couvrait les "malades" à se présenter chez lui, tel jour et à telle heure. Bien que le prix, élevé, fût payable d'avance, à l'heure dite, cinquante mexicaines, beautés sur le retour, accouraient impatientes de confier à cet habile médecin leurs grâces défaillantes et leurs charmes tremblants d'espoir. Sur les murs du salon, des pancartes ornées de signes cabalistiques inspiraient la confiance et commandaient le respect. Le docteur, éloquent, disert, impérieux, prononça un discours ; les vertus de la jeunesse et celles de la magie reçurent de sa bouche des éloges alternés. Cependant, deux de ses acolytes offraient aux clientes des pastilles. "C'est continua le docteur, une particularité de ma puissance magique que je dois l'exercer d'abord sur la doyenne. Nous sommes tous discrets ; moi, par état et vous, par solidarité. Que l'on parle sans crainte. Mesdames, à qui l'honneur ?" Il fit le tour du salon. "Trente sept ans", répondit la première à qui il s'adressa —"Trente-six" dit la seconde "Trente cinq" fit la troisième. Quand il fut aux dernières, elles avaient vingt ans. "Mesdames, reprit le docteur, je vois avec satisfaction que mon art est toujours efficace. Lorsque vous êtes entrées, j'ai évalué vos âges avec la certitude que confère l'expérience ; en ces quelques minutes, de votre propre aveu, vous avez rajeuni toutes au moins de quinze ans. Votre aînée n'en a plus que trente-sept. Convenez en avec moi : à cet âge, la femme s'épanouit dans toute sa splendeur. Ce ne sont plus des soins, mais des vœux que je vous offre. Jouissez, ô mes clientes, de la jeunesse reconquise. Et si, plus tard, très tard, vous avez encore besoin de mes services, je reste, Mesdames, à votre disposition."

VINGT MINUTES D'ARRÊT.

L'express arrivait à P. S. M. Dans la cohue de voyageurs se précipitant aux portières, Gilbert de S.., jeune docteur en droit, tout récemment revenu de Paris, avec son diplôme, descendit sans se presser.

Sa mise correcte, son air pensif, faisaient deviner, à un observateur attentif, qu'il se rendait pour une affaire grave à traiter.

En effet, Gilbert allait voir une fiancée, que sa famille lui avait choisie ; son père, homme autoritaire, avait décidé, depuis longtemps cette union ; Mlle X.. devait d'après lui, faire le bonheur de son fils, sa superbe dot en donnant la garantie

Gilbert songeait, sans enthousiasme, à la chaîne du mariage qu'aucune fleur d'amour ne venait enguirlander...

Les petites amourettes de sa vie d'étudiant revenaient à sa pensée ; trop tôt hélas ! il leur disait adieu ! Le cœur plein de regrets il descendit du train avec la lassitude que donne le découragement moral. En mettant pied à terre il laissa tomber un carton élégant qui se fendit largement dans sa chute, et d'où un flot de fleurs les plus belles se répandit à ses pieds.

C'était le bouquet virginal de celle à qui il apportait son nom.

Très ennuyé, de cet accident et confus de sa maladresse, Gilbert entra vivement dans une salle d'attente pour essayer de réparer le dégât. Mais ses mains inhabiles ne parvenaient pas à redresser les branches fragiles, et les fleurs blessées dans leur chute s'échappaient de ses doigts.

Il allait, dans un mouvement de colère, les entasser dans les débris du carton lorsqu'il aperçut dans un coin, discrètement retirée de la foule, une adorable jeune fille qui le regardait de ses beaux yeux étonnés.

Auprès d'elle se trouvaient plusieurs caisses de modes qui faisaient vite reconnaître une petite ouvrière en tournée pour les nouveautés de la saison.

Gilbert revit en elle une de ces douces visions de jeunesse et de gaieté qui tout à l'heure hantaient sa pensée !... Très timidement il s'avança près d'elle, tenant dans ses mains les fleurs embaumées, et simplement lui dit : "Mademoiselle, sans avoir le plaisir de vous connaître, voudriez vous me rendre le service de me tirer d'un grand embarras ? Vos mains délicates peuvent, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous expliquer mon ennui, réparer l'accident !" Et il montrait les roses et les fleurs d'oranger dont le parfum le troublait.

—Certainement, monsieur, répondit la belle enfant, je suis fleuriste, c'est mon affaire de faire un bouquet : donnez vite, le train va partir, j'ai juste le temps !

Ses mains de fée, dont la blancheur rivalisait avec les fleurs parfumées, eurent rapidement rendu sa grâce à la gerbe fleurie : Gilbert remercia la voyageuse, et apprit qu'elle était employée dans une maison de modes de Bordeaux.

Le train siffla pour annoncer le départ ; ils montèrent tous deux dans le train. On se séparerait à la station prochaine où devait descendre Gilbert.

Pendant le trajet ils causèrent beaucoup ; elle lui dit qu'elle avait fait son apprentissage à Paris, qu'elle s'appelait Juliette B... ses parents pauvres étaient entretenus par elle dans le petit village natal où elle allait les voir souvent.

Toutes les qualités du cœur de la femme étaient dans le sien, toutes les grâces sur ses traits charmants.

A son tour Gilbert lui annonça qu'il était fiancé à une jeune fille encore inconnue près de laquelle il se rendait et que le bouquet qu'elle venait de refaire lui était destiné.

On arriva à M.., où Gilbert descendait ; une petite main se tendit vers lui, d'un mouvement rapide il la porta à ses lèvres, sans lever les yeux, et il partit !

En entrant dans la riche demeure de celle à qui il apportait son nom, Gilbert se sentit envahir par un pressentiment pénible qui lui disait que là n'était pas le bonheur !

Après quelques instants d'une cruelle attente, lui fut présentée Mlle X.., grande jeune fille brune, sans charmes ni beauté dont le sévère visage semblait plutôt fait pour le cloître que pour l'amour !

M. et Mme X.., aussi raides que leur fille, le reçurent avec une froide cérémonie qui acheva de le glacer.

Le délicieux bouquet, ou les mains de Juliette avaient laissé leur parfum, fut accepté par la sèche fiancée sans le moindre émoi, sans une de ces subites rougeurs du cœur qui montent au visage, et disent que la tendresse y attend l'amour.

Pendant le long repas cérémonieux, Gilbert reconnut que sa fiancée ne pourrait jamais devenir sa femme, et il la quitta sans lui dire : au revoir !

Un soir, dans le tumulte de la grande ville parisienne quelques mois après leur rencontre, en passant près d'un étalage de luxe, la lueur d'une glace lui envoya un profil dont la douceur ne lui était pas inconnue. Dans sa mémoire le souvenir venait lentement, il s'avança encore incertain, et tout à coup, il reconnut Juliette rougissant sous son regard.

Elle lui expliqua bien vite qu'elle était avec la modiste chez qui elle travaillait à Bordeaux, et que, pendant que cette dame faisait des achats dans le magasin, elle admirait ces splendides bijoux.

Ils restèrent longtemps isolés dans la foule ; lorsque Gilbert quitta Juliette, elle le savait libre et sentit qu'il lui laissait sa pensée..

Quand revint le printemps, pour réveiller les cœurs, Juliette, tendrement appuyée au bras de Gilbert, sortait de l'église de son village, toute rose de bonheur, dans sa toilette blanche, et les belles fleurs qu'elle portait dans ses mains rappelaient à leurs cœurs amoureux les vingt minutes d'arrêt qui les avaient unis !

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS.

The Night before Christmas, le dernier grand succès de Hal Reid, sera joué aujourd'hui en matinée à l'Opéra Français par la troupe Baldwin Melville. C'est une simple histoire profondément sentimentale qui abonde en scènes touchantes. Un fils voisin taire est envoyé à la ferme de son père pour l'amener et en même temps la diriger. Il tombe amoureux d'une fille du village, qui a un autre prétendant qu'elle dédaigne mais qui pour se venger essaye de salir le nom de la jeune fille. Jack Phillips qui a juré son entrau son de se battre loyalement, inflige une correction au scélérat. Sur ces entrefaites un mari outragé ramasse le couteau et tue l'individu. Jack Phillips est arrêté et condamné par son père, qui est juge, à être exécuté sur la chaise électrique.

Mais des aveux du meurtrier au père qui est devenu gouverneur, le sauvent, et Jack épouse sa bien aimée.

La troupe Baldwin Melville va obtenir un grand succès dans cette pièce d'un intérêt poignant.

GRAND OPERA HOUSE.

La dernière représentation de "The Prisoner of Zenda", hier soir au Grand Opera House, a obtenu autant de succès que la première. D'ailleurs la troupe de M. Fourton est très bonne et a dès le début plu au public. Elle donne aujourd'hui en matinée "The Cherry Pickers", un drame militaire d'un grand réalisme qui permet des effets de scène extraordinaires.

La prise d'une forteresse pendant laquelle le canon tonne est particulièrement remarquable.

ORPHEUM.

Le théâtre de l'Orpheum ouvrira ses portes pour la quatrième saison de vaudeville moderne lundi 19 septembre prochain.

La liste des artistes engagés comprend en tête M. et Mme Sydney Drew et Mme Avery Strakosh. On y trouve aussi les Empire Comedy Four, Hoey et Lee, des chanteurs, Ollie Young et son frère, très forts avec le cerceau et le boomerang, Dorothy Neville, une chanteuse de ballades, les trois Jackson, des gymnastes hors ligne. Des vues animées compléteront le programme.

Au cours de la saison 1904-1905 des artistes renommés paraîtront sur la scène de l'Orpheum, entre autres Henry Clay Barnabee, que ses tournées avec les Bostoniens ont porté au premier rang ; Mabel McKinley, une très agréable chanteuse ; John T. Kelly, qui a longtemps appartenu à la troupe de Weber et Fields. On y verra aussi Herrmann, le plus grand prestidigitateur des temps modernes, un des favoris de la Nouvelle Orléans.

Une pièce militaire à grand effet, "The Boys in Blue", fera certaine fureur. Mary Shaw, l'actrice anglaise, Emmett Corrigan, Valerie Bergere, Fagan et Byron, Dorothy Russell, la fille si jolie de Lillian Russell, et tous les artistes de vaudeville renommés sont également engagés.

Comme le directeur Bray a fait un choix considérable des plus intéressantes nouveautés européennes la saison sera exceptionnellement brillante à l'Orpheum.

CRESCENT.

A partir de ce soir et toute la semaine "Darkest Russia", un drame émouvant de Gratton Donnelly, sera joué au Crescent.

C'est une peinture exacte de la vie russe, et on conviendra que rien n'est plus de circonstance, quand la Russie est engagée dans une lutte formidable et que ses soldats tombent par milliers sur les champs de bataille.

La foule va se porter au Crescent pour voir cette pièce qui d'ailleurs sera jouée par des artistes de premier ordre.

Dimanche prochain, le 18, Mason et Mason débuteront sous la direction de Broadhurst et Currie dans "Fritz et Snitz", une comédie musicale dans laquelle paraissent quarante artistes, comiques et chanteurs.

WEST END

C'est ce soir que se clôt la saison à West End, et pour cette occasion un programme spécial a été préparé.

Hier soir les artistes de l'orchestre ont présenté à leur chef, M. Geo. Paoletti, l'insigne de l'ordre des Elks en or garni de diamants.

Le sympathique chef d'orchestre a été très touché de cette marque d'estime et d'amitié.

REJETEZ-VOUS

Ou avez vous des Aigreurs après vos repas ? S'il en est ainsi vous serez combien vous êtes malheureux. Vous avez peur de manger ceci ou cela et alors vous maigrissez et vous dépérissez. Prenez notre avis et essayez une dose de Hostetter's Stomach Bitters à chaque repas. Vous remarquerez un changement favorable dès la première dose et quand il est pris régulièrement le Bitter guérit les jeunes Debilités d'Estomac, Mauvaise Digestion, Disposition d'appétit Vexatoire Indigestion, Dyspepsie et Malaria.

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

de la maison.

Clopin lui-même, qui l'avait aperçu, s'approcha du président et courba l'échine devant lui avec une déférence où il devait entrer un peu de crainte.

Lecointe ne parut pas lui accorder autant d'importance qu'à sa femme.

Ce fut d'un simple geste, très dégagé, qu'il répondit à son salut.

Clopin n'insista pas.

Il s'éloigna.

Lecointe engagea aussitôt avec la patronne une conversation très cordiale.

Evidemment, c'était pour lui une ancienne connaissance.

—Je ne savais pas ce que vous étiez devenue.... On m'avait bien dit que vous aviez quitté Servières, que vous étiez à Paris, mariée, mais j'ignorais où vous perchiez, quand j'ai eu la veine de vous rencontrer, il y a six semaines, à mon avant dernier voyage. Mes compliments, vous avez prospéré.... rapidement.

Elle rougit et déclara :

—Oui, nous avons trouvé un ami qui nous a prêté une petite somme....

Il rectifia avec un gros rire

—Dites donné !...

—Peut être.

—Ça ne m'étonne pas....

Elle objecta avec une aimable confusion :

—Vous supposez des choses !..

Le président était gaulois d'esprit et de caractère.

—Ma foi dit il, votre généreux ami en aurait eu pour son argent Vous ne vous doutez peut être pas combien vous êtes captivante ! ....C'est un poème !....

Elle expliqua :

—Figurez vous que nous avons commencé dans une affreuse maison, du côté de la rue Saint-Antoine ... avec une clientèle qui vous aurait effrayé.... On y gagnait beaucoup d'argent.... Mais c'était horrible .... Je n'ai pas voulu y rester. Alors, on a cherché autre chose, et nous sommes venues ici .... C'est déjà mieux ....

—C'est même très bien. Peste, ma belle, vous êtes ambitieuse

—Un peu.

—L'appétit vient en mangeant .... Tenez.... Voilà Bidault qui s'amène.... Il va être étonné de vous voir.

—Vous ne lui avez pas dit ?...

—Rien du tout....J'ai voulu lui laisser la surprise ...

Le procureur entrait, leste et pimpant, heureux de cette petite excursion à Paris.

En approchant du comptoir, il s'arrêta :

—Comment ? ....Je ne me trompe pas ?....Vous, Colette !

—Mais oui, monsieur Bidault.

—Par quel miracle ?....

—Je vais te mettre au courant, dit Lecointe. Assieds-toi.

—Et belle !....oh ! combien ! Le procureur n'en revenait pas.....

Colette, l'ancienne servante du Lion d'Or, qu'il avait remarquée comme tout le monde dans ses excursions du côté de Fontaine-aux-Bois, en but de promenade pour les habitants de Joigny, la Rousselte, comme on disait la bas, métamorphosée en dame, devenue élégante, soignée trônant au comptoir d'un grand café de Paris !

Il n'en croyait pas ses yeux.

Vaguement, peu de temps après l'affaire de Fontaine-aux-Bois, il avait su qu'elle s'était mariée, mais à peine connaissait-il le nom du mari et d'ailleurs ce n'était pas un de ces événements qui révolutionnent une province.

Qui aurait pu supposer ce changement ?

Lecointe commanda le dîner qui fut excellent.

Ce qui lui paraissait surtout confortable, c'était la vue de la patronne.

Sacredié !

Si elle avait voulu !

Et pourquoi pas ? Il ne s'agissait que de faire son siège en règle.

D'ailleurs, elle semblait l'encourager.

Tout le temps que les deux magistrats restèrent à table, et ils prolongèrent leur festin fort avant dans la soirée, Colette eut pour le président et son compagnon toutes les attentions, toutes les prévenances.

Elle sut flatter par des sourires enjôleurs et ses œillades les plus incendiaires.

Lorsqu'ils sortirent, bras dessus bras dessous, après avoir amoureusement serré les douces mains de la Rousette, les deux robins étaient électrisés et gagnés l'un et l'autre. Ils s'en allaient en titubant, comme le vieux Silène après ses libations, vers les tavernes et les music halls où ils avaient chance d'éteindre ce commencement d'incendie.

Clopin s'était prudemment tenu à l'écart, dans les salles voisines, évitant les regards de ceux deux suppôts de la justice qu'il avait si ingénieusement trompés et à qui ses subites prospérités auraient pu ouvrir les yeux.

Quelques instants après, Bidault disait à Lecointe en vidant un petit verre de chartreuse dans une des brasseries du boulevard Mich' qui avaient plus d'une fois fait sa joie :

—C'est drôle tout de même.... Ne m'as tu pas dit qu'elle a épousé un certain ?....

—Clopin....

—Qu'est ce qu'il faisait donc, cet animal-là ?

—Saboter.

—Où ça ?

—A Fontaine-aux-Bois.

—Dans le village.

Lecointe se mit à rire.

—Pas au château, bien entendu, mais il y travaillait souvent.

—A quoi ?

—A tout.

—Il est venu s'établir à Paris, comme cela, sans façon.... tout à coup ?....Depuis quand ?

—Ma foi ! je ne sais pas trop ....Peu de temps après l'affaire de Fontaine....

—Tu veux dire la mort du jeune duc ?....

—Précisément.

—Qui s'est suicidé ?....

—On l'a dit....

—Et nous l'avons pensé ?....

—Pour en finir, oui.

Bidault serrait les lèvres.

Lecointe ouvrait de grands yeux.

Ils se regardèrent.

La même pensée leur était venue.

— Nous nous sommes trop pressés, insinua le procureur.

—Il y a déjà longtemps que je l'ai supposé, avoua l'ancien juge d'instruction.

—Et tu le reproches ?....

—Un peu, mais il est trop tard pour revenir là dessus. D'ailleurs, tu ne vas pas tourmenter cette pauvre femme.... Ce n'est pas elle qui a fait le coup....

—Non, mais c'est quelqu'un qui lui touche de près....

—J'en ai peur.

La conversation en resta là.

De jolies filles entraient dans la brasserie.

Comme le jour de l'enquête de Fontaine-aux Bois, Bidault et Lecointe ne venaient pas à Paris pour écouter un sermon ou parler politique.

Leur soirée s'acheva gaiement, comme aux beaux jours où ils n'étaient que de joyeux étudiants.

Vers minuit, au moment où ils sortaient de Bullier, escortés de compagnes mises au point par d'abondantes beuveries, le café du boulevard Saint Germain éteignait ses lumières et la patronne remontait à sa chambre où chaque soir elle enfermait la recette dans un coffre-fort revêtu d'une enveloppe de palissandre.

Depuis longtemps déjà, elle avait relégué son mari à l'autre extrémité de son petit appartement, lorsque sa porte s'ouvrit et il entra.

Il y avait de l'orage dans l'air. C'était visible.

Les traits de Clopin étaient bouleversés ; on sentait dans le rictus de ses lèvres, dans ses yeux à demi fermés, dans ses joues blafardes et jusque dans les poils de sa barbiche de faune, des mouvements de colère.

Colette ne s'en émut pas.

—Ah ! c'est toi, fit elle.

—Oui.

Je t'avais pourtant défendu d'entrer ici.

Il prit un siège et s'y installa sans façon, à cheval, en croisant ses bras sur le dossier qu'il avait placé en avant.

La Rousselte ne parut pas s'étonner de cette attitude.

Elle dit tranquillement en haussant les épaules :

—A ton aise. Je croyais que tu avais pris ton parti de la situation et que tu l'acceptais. Nous aurions pu rester deux associés, faires nos petites affaires en paix, partager ensuite le bénéfice et nous en aller chacun de son côté, vivre de nos rentes.

Clopin déclara :

—Ce serait bon si nous n'étions que des associés comme tu dis, mais entre nous il y a mieux.

—Quoi donc ?

—Tu es ma femme.

—Allons donc ? Est-on la femme d'un homme qui a des secrets pour nous, qui ne nous apprend rien, qui nous cache la source où il prend son argent, qui enfin nous montre si peu de confiance qu'il nous laisse ignorer tout ce que nous avons intérêt à connaître ? .... Tu te moques de moi !

—Ce n'est pas mon intention.

—Ecoute. Je n'ai jamais voulu aborder avec toi des sujets scabreux....Je n'aime pas les querelles ni les disputes ....Je suis lasse....J'ai envie de dormir ou plutôt je le désirais avant ta visite....Tu feras mieux de me laisser tranquille et d'aller te reposer de ton côté....Tu as une qualité ...

—Vraiment ?

La suite à dimanche prochain.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

DIMANCHE, 11 SEPTEMBRE 1904.

Berbouse—

CITY OF HARTFORD, 4 h. 45 p. m.

Old Lazing—NEW CAMELLIA, 5 p. m.